

Montmayer profita de ce qu'il était sûr que la jeune fille n'était pas chez elle pour pénétrer dans la chambre de sa mère et y faire les préparatifs qu'ils jugeaient indispensables.

Quelques coups de couteau suffirent pour mettre la muraille à nu.

Il attendait la rentrée de Lucienne.

Il percevait distinctement le bruit de ses pas légers, celui des chaises qu'elle déplaçait, elle toussa, à deux ou trois reprises, ouvrit puis referma sa fenêtre, glissa le verrou de sa porte et se mit au lit. Il se rendait compte de tous ces détails.

—Assurément, je les entendrai ! se dit-il.

Et il s'esquiva sans faire de bruit. Il ne dormit guère. Il avait une fièvre qui le faisait grelotter. Puis son angoisse était grande.

Qu'allait donc se dire les deux jeunes filles ? Il lui semblait que son sort était lié à cette entrevue. Il sentait qu'il courait un danger. Lequel ? Que pouvait Claudine contre lui ? Il ne le comprenait pas très bien.

Le lendemain matin, il se rencontra avec Lucienne. La jeune fille ne lui parut point changée. Elle vint à lui, le sourire aux lèvres, lui tendit les mains qu'il serra dans les siennes, avança son front sur lequel il mit un baiser.

—Elle ne tressaille même plus, maintenant, quand je l'embrasse, pensait-il.

Et il se sentait tout troublé devant cet amour.

—Est-ce possible ? N'est-ce pas un piège ?

Elle remarqua que Montmayer n'était pas comme à l'ordinaire. Elle lui en fit la réflexion.

—Vous êtes préoccupé, Jean ? Qu'avez-vous ?

Il répondit qu'il était inquiet de la santé de son frère.

En parlant, il la regardait jusqu'au fond des yeux.

Elle était si calme ! Est-ce que tout cela pouvait être vrai ? Est-ce que cette enfant pouvait aimer un assassin ? Est-ce que les amours monstrueux sont possibles ? Amour deux fois sacrilège, puisque Lucienne était fille adoptive de Doriât et que Doriât payait son crime, à lui !

—Un piège, murmura-t-il, je suis sûr qu'on me tend un piège.

Ses mains frémissaient de colère et ses narines se gonflaient.

—Ah ! malheur ! malheur à qui se sera joué de moi !

Il surveilla les allées et venues de Lucienne, après déjeuner.

La jeune fille erra d'abord pendant quelque temps autour de la fabrique ; elle prit même le chemin des Bernadettes, mais presque aussitôt revint sur ses pas.

Elle paraissait très agitée.

Elle rentra dans la maison et monta chez elle.

Montmayer s'était enfoncé dans l'ancienne chambre de sa mère et là, le cœur battant, il attendait.

Une partie de l'après-midi se passa ainsi.

—Claudine ne viendra pas, se dit-il, la lettre de Lucienne l'aura découragée.

Mais il entend un bruit de pas dans la cour.

Il va soulever avec prudence les rideaux de la fenêtre.

—C'est Claudine.

Elle monte droit chez sa sœur. Avant d'entrer, elle s'arrête sur le seuil comme si elle était retenue par une dernière hésitation. Montmayer entend la respiration de la jeune fille, pressée, bruyante, soit qu'elle ait couru, soit qu'elle ait la gorge contractée par l'émotion.

Puis elle frappe deux coups légers.

De sa chambre, Lucienne a dit :

—C'est toi, Claudine ?

—Oui.

L'oreille collée contre la porte condamnée, Montmayer percevait tout parfaitement.

Lucienne est allée ouvrir.

Suivons Claudine et abandonnons Montmayer qui ne perdra rien de la scène qui va se passer.

Lorsque Claudine est entrée, pâle, tremblante, Lucienne s'est vivement avancée vers elle.

Elle ne lui a rien dit, elle s'est contentée seulement de mettre les doigts sur les lèvres et de regarder dans la direction de la porte condamnée derrière laquelle Montmayer peut entendre mais ne peut pas voir. Et toutes deux, les mains sur leur cœur pour en contenir l'émotion tumultueuse, toutes deux restent silencieuses. Tout à coup Lucienne crayonne quelques mots sur des pages blanches étalées sur la table à portée de sa main. Elle tend la feuille à Claudine qui lit :

—Prends garde, Montmayer nous écoute. Courlande avait raison. Il a dû te dire que Jean avait lu ta lettre et la mienne." Claudine fait un signe affirmatif. Puis, tout à coup, d'une voix troublée non point par l'émotion de ce qu'elle disait, mais par la singularité de la situation où elles se trouvaient toutes deux :

—Ainsi, Lucienne, cette lettre est bien de toi ?

Elle parlait haut, de manière à être bien entendue.

—Oui.

—Tu aimes Montmayer ?

—Ne t'ai-je pas dit ?

—Je ne te crois pas, cependant. Comment veux-tu que je te croie ? Tu avais horreur de lui quand tu es venue ici ! C'était la vengeance qui t'y conduisait. C'était l'espoir du châtiement. Et aujourd'hui, Lucienne, tu aimes l'assassin de mon père, l'homme pour lequel Doriât va mourir.

—Je l'aime, j'ai honte de moi, mais je l'aime.

—C'est impossible, Lucienne, c'est impossible, te dis-je ! C'est un blasphème, ce que tu dis là !

—Ah ! tu n'aimes pas, toi, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Ton affection pour Georges est bien calme et jamais ne remue ton cœur. Est-ce que c'était de l'amour que moi-même autrefois j'avais pour Gauthier ? Non, une amitié fraternelle. Tandis que maintenant ! Ah ! tu peux tout me dire, je te l'ai écrit, tu peux tout me reprocher. Je ne suis qu'une infâme. Mais que veux-tu ! Je l'aime. Je ne puis pas raisonner mon amour. Je suis emportée par un torrent contre lequel j'ai vainement voulu résister. Est-ce que tu crois que je ne me fais pas horreur à moi-même ? Est-ce que tu crois que je ne me le suis pas demandé souvent pourquoi je l'aime, ce monstre ? Ce ne peut être que parce qu'il m'aime, lui, passionnément. L'amour, un amour pareil est contagieux ! Ah ! oui, je me fais horreur, Claudine, et je ne suis pas digne que tu me parles. Va, laisse-moi, abandonne-moi à ma destinée. Je suis maudite, puisque ma destinée est de suivre cet homme, ma vie sera liée à la sienne, j'ai surpris et je partagerai ses remords. Et, s'il le faut, je le protégerai contre les dangers qui pourraient menacer sa liberté ou sa vie !

—Lucienne ! Lucienne ! c'est toi que j'entends !

—C'est moi. N'insiste pas. Cela m'afflige profondément. Il ne faut pas jouer avec le feu. Le papillon s'y brûle. J'ai joué avec l'amour. J'aime. C'est fini. Je ne suis pas la première femme qui ait aimé un criminel, malgré ses crimes. L'amour existe, en dehors de l'estime. Est-ce que des hommes, eux-mêmes, n'ont pas adoré des femmes indignes, déshonorées, infâmes ? J'ai pensé que je pouvais mourir, c'était me sauver de moi-même. Je mourrai peut-être. Plus tard ! Aujourd'hui je suis lâche !

—Ma pauvre sœur ! ma pauvre sœur !

—Je ne suis plus ta sœur. Je ne suis plus qu'une créature, sans foi, sans croyance et sans âme, que la vie emporte, elle ne sait où et qui ne trouvera plus désormais de repos que dans la mort. Oublie-moi, c'est fini, pour toi, je n'existe plus, je ne suis pas même digne de l'une de tes pensées. Adieu, Claudine ! adieu, laisse-moi !

Montmayer écoutait toujours. A cet instant, Claudine et Lucienne se turent. Jean avait beau prêter l'oreille, plus rien. Ce qu'il ne pouvait entendre, c'étaient les serremments de mains des deux sœurs, dont les doigts s'étreignaient ; c'était leurs baisers passionnés, tout en elles démentait leurs paroles. Et Lucienne murmurait, très bas, à l'oreille de Claudine :

—Cette comédie même me semble une faute, j'ai peur que Dieu ne m'en punisse.

—Nous avons promis à Courlande de lui obéir.

—Soit.

Deux derniers baisers, plus passionnés encore et elles se quittèrent. Claudine referme la porte. Montmayer l'entend qui descend l'escalier. Elle est dehors. Elle s'éloigne. Lucienne est restée seule. Le jour baisse, mais ce n'est pas encore la nuit. Elle appuie son front brûlant contre les vitres des fenêtres et regarde vaguement la campagne, laissant à ses nerfs le temps

de se détendre, à tout son sang qui bouillonne, le temps de reprendre son cours normal, à son émotion le temps de s'apaiser. Soudain, elle tressaille et jette un cri. Une main vient de s'appuyer sur son épaule. Et si elle a tressailli, ce n'est pas que l'étreinte fût brutale, car la main s'est appuyée doucement et Lucienne n'a senti que l'effleurement du bout du doigt, mais c'est qu'elle devine que celui qui est là, c'est Montmayer. Et c'est lui, en effet, pâle et troublé.

—Vous, Jean, que me voulez-vous ?

La nuit se fait un peu plus obscure, mais dans cette obscurité les yeux de Montmayer sont lucides comme ceux d'une bête fauve, et murmure à son oreille des paroles enflammées : " J'ai tout entendu, dit-il, tout, j'étais là, près de toi ! Ah ! comme tu m'aimes, comme tu m'aimes, puisque tu m'aimes malgré mon crime." Et il la serre à l'étouffer. L'horreur paralyse la force de Lucienne. Elle voudrait se défendre. Elle ne le peut. Elle ne s'attendait pas à cette brusque attaque. Et il lui parle, par phrases entrecoupées. Il lui dépeint l'amour insensé qu'il a conçu pour elle. C'est l'aveu du misérable, mais non point l'aveu soumis, au contraire, l'aveu triomphant. Elle l'aime. Il est aimé en dépit de son crime.

—Ah ! que je t'aime ! Tout le monde aime, vois-tu, les criminels comme les autres, et tout le monde est aimé, au moins une fois. Tu voulais ma perte, et te voilà liée à ma vie. C'est l'amour. Tu ne me quitteras plus. Je t'apprendrai à oublier. Tu finiras par excuser ce que j'ai fait. Ah ! comme je t'aime ! Tu sais tout. Ah ! du moins je ne veux pas que tu te reprennes, quelque jour, et que le remords t'éloigne de moi. Je veux que tu m'appartiennes comme je t'appartiens et que tu sois à moi, à moi à tout jamais, ma chose, mon bien, ma femme. Ne suis-je pas ton esclave et ne peux-tu pas commander ? Sois à moi, Lucienne, sois à moi, puisque tu m'aimes !

Et c'est en fait d'elle, peut-être, de sa pudeur et de sa vie, elle, si énergique et si vigoureuse, n'a pas la force pour se défendre. Pourtant elle jette un cri de détresse, en essayant vaguement de se dégager, les deux mains crispées autour des poignets de Montmayer.

—Respectez-moi, Jean, respectez-moi !

—Je t'aime, tu m'aimes aussi, tu connais mon secret, il faut que tu sois ma femme, il le faut.

Et il l'entraîne, il l'enlève presque dans ses robustes bras, lorsque tout à coup une ombre apparaît dans le fond de la chambre. Et une voix oppressée par l'indignation, mais faible et tremblante quand même :

—Eh bien, Jean. Que se passe-t-il ?

Montmayer laisse aller Lucienne et se précipite sur celui-là qui vient de surgir et qui n'est autre que Georges.

—Va-t'en, toi, va-t'en, dit-il d'une voix sourde.

—Non, tu passeras sur mon corps, avant d'atteindre cette enfant.

—Eh bien, soit ! râle, malheureux.

Et il fait un pas vers Georges, mais il s'arrête. Un reste de raison luit dans son cerveau affolé. Georges s'est appuyé contre la muraille et il attend la mort, la mort de la main de son frère. Mais Montmayer s'enfuit tout à coup, comme frappé de folie, les deux mains sur son front. Et Georges, doucement à Lucienne :

—Je vous l'avais dit, la maison des Montmayer est une maison maudite, maudite.

V

Le lendemain, Montmayer était dans son cabinet. Il avait la figure très rouge, la fièvre lui brûlait le sang. Il avait passé la nuit à réfléchir. Il ouvrit sa fenêtre et respira l'air froid. La canonnade était incessante depuis quelques jours. On s'attendait de plus en plus à une bataille. Les Allemands, toujours bien renseignés par un audacieux et cynique système d'espionnage, savaient que la garnison de Paris préparait une sortie désespérée dans la direction de Versailles. Ce devait être la dernière partie jouée par la grande ville. Montmayer resta longtemps appuyé sur la balustrade de la fenêtre. A quoi rêvait-il ? Celui qui aurait pu voir ses yeux eût été surpris, même épouvanté, tant son regard avait de cruauté implacable.

—Elle mourra, murmura-t-il, il faut qu'elle meure !